

Prédication du 16 août 2026
Bernard Mourou

Matthieu 15, 21-28

En ce temps-là, Jésus partit de Génésareth et se retira dans la région de Tyr et de Sidon.

Or voici qu'une Cananéenne, venue de ces territoires, disait en criant : « Prends pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. »

Mais il ne lui répondit pas un mot.

Les disciples s'approchèrent pour lui dire : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris ! »

Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. »

Mais elle vint se prosterner devant lui en disant : « Seigneur, viens à mon secours ! »

Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. »

Elle reprit : « Oui, Seigneur, mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Jésus répondit : « Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux ! » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.

Prédication

Décidément, Jésus n'est jamais là où on l'attend.

Nous avons gardé de lui l'image d'un Sauveur toujours désireux de soulager la détresse humaine.

Mais nous ne trouvons rien de tel dans ce récit : Jésus ici se détourne délibérément de cette femme dans la détresse, pour la seule raison qu'elle n'appartient pas à la maison d'Israël.

Cela nous montre qu'à ce stade il a une certaine idée de son ministère.

Il avait déjà dit à ses disciples :

Ne prenez pas le chemin qui mène vers les nations païennes et n'entrez dans aucune ville des Samaritains. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël¹.

Il ne faut donc pas nous étonner s'il se rend attentif uniquement aux détresses de ses coreligionnaires : il fait juste ce qu'il a dit.

Certains trouveront cela choquant, mais c'est ainsi.

Mais ce qui ressort de notre récit, c'est qu'il est capable de remettre en question la conception qu'il a de son ministère. En effet, il ne se montre ni rigide, ni dogmatique, même s'il lui faut un certain temps avant que les circonstances lui fassent voir les choses sous un autre angle.

Jésus expérimente ici la réalité de la condition humaine. En effet, ne vous est-il jamais arrivé de changer votre regard et d'entrer dans une nouvelle compréhension de la réalité, à la faveur d'une personne rencontrée, d'un livre lu, ou encore d'une circonstance inattendue ? Le temps des vacances, qui nous permet de faire des découvertes, favorise de telles expériences.

Notre texte nous raconte simplement comment Jésus, grâce à sa rencontre avec cette femme étrangère, a radicalement changé sa manière de voir.

Ce simple événement aura une portée immense, puisque le cours du monde en sera bouleversé. Dans notre deuxième lecture, l'apôtre Paul soulignait déjà que les païens, nos ancêtres dans la foi, ne seraient jamais devenus chrétiens si les juifs eux-mêmes n'avaient pas refusé le message de l'Évangile.

Oui, à ce moment précis, Jésus reçoit une nouvelle compréhension de son ministère, un changement d'une telle importance qu'il apparaît comme un point de bascule dans l'Évangile : Il y aura un avant et un après.

Jusque-là, Jésus avait adressé son message à la seule population juive, mais désormais son ministère va s'ouvrir aux païens pour prendre une dimension universelle.

Voyons maintenant dans le détail comment se produit chez lui ce changement de perspective.

D'abord, cela ne vous aura pas échappé, il y a... son silence... un silence troublant pour nous, lecteurs du XXI^e siècle, habitués à un personnage charismatique toujours attentif aux autres, et tout particulièrement à ceux qui vivent dans les marges de la société : les pauvres, les malades, les femmes. Cette étrangère qui

¹ Matthieu 10, 5-6

fait bruyamment appel à lui en fait partie, et pourtant dans sa détresse elle ne rencontre que... le silence.

Les évangiles ne nous avaient pas habitués à cela. Une telle attitude nous surprend, nous dérange, nous interroge.

Pourquoi Jésus ne répond-il pas à cet appel pressant, lui qui n'a jamais refusé de guérir quelqu'un ?

Même les disciples, exaspérés par les cris de cette femme, le conjurent de faire quelque chose.

Car la situation est dramatique : la fille de cette femme est cruellement tourmentée par un démon.

Mais il ne réagit pas...

Pire : il persiste dans cette attitude de refus en la justifiant : *Je n'ai été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël.*

Remarquez bien qu'il s'adresse ici aux disciples et non à cette femme, qu'il continue d'ignorer avec le plus grand dédain.

C'est seulement quand elle se prosterne devant lui qu'il finit par lui adresser la parole, mais pour lui dire :

Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.

Dans la tradition juive, on n'avait pas beaucoup plus d'estime pour les chiens que pour les cochons. Même si ses propos sont indirects, ils n'en demeurent pas moins profondément insultants pour cette femme.

Comment a-t-elle pu supporter une telle humiliation ?

Heureusement, comme dans la parabole de la veuve et du juge inique², l'entêtement de cette femme, ou plutôt sa persévérance, va venir à bout de son refus.

Ce qui fait changer Jésus d'attitude, c'est quand elle lui dit, avec la plus grande humilité :

Oui, Seigneur, mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

C'est l'humilité de cette femme qui la met au rang du peuple élu.

² cf. Luc 18, 1-8

Certains justifient le refus réitéré de Jésus en alléguant qu'il connaissait tout à l'avance et aurait ainsi eu à l'égard de cette femme une intention pédagogique. Mais ce serait lui retirer sa part d'humanité : il est à la fois pleinement Dieu et pleinement homme.

En fait l'attitude de Jésus trouve son explication dans la conception qu'il se faisait jusque-là de sa mission : l'annonce du Royaume aux seuls juifs.

Voyons maintenant d'un peu plus près ce que dit cette femme, puisque ce sont ses paroles qui ont changé le cours de l'histoire.

Elle dit que les reliefs des repas sur la table des maîtres permettent aux petits chiens de se nourrir. Notons au passage que cet épisode se passe juste après la multiplication des pains, qui a permis à la foule de manger à satiété. Dans les propos de cette femme, les maîtres en question sont bien entendu les juifs, et les petits chiens tous les autres : les étrangers, les païens.

Mais nous n'avons pas encore déterminé ce qui fait la grandeur de sa foi.

Alors, essayons d'aller un peu plus loin : tâchons de comprendre le raisonnement de cette femme.

Ce qui ressort de ses propos, c'est qu'elle reconnaît une différence entre les maîtres et les petits chiens, c'est-à-dire entre les juifs et les païens. C'est là qu'apparaît sa véritable humilité.

Pour elle tout ne se confond pas : elle sait percevoir la différence, et tant pis si c'est à son détriment.

Cette question de l'altérité apparaît comme le trait fondamental du judaïsme.

Il est perceptible dès les premiers versets de la Genèse. En effet, la Création se fait d'abord par une succession de séparations : la terre d'avec les mers, la lumière d'avec les ténèbres ; puis viennent les arbres, selon leur espèce, et toutes les différentes sortes d'animaux.

Le mélange, qui brouille les repères et nivelle tout, ne convient pas à l'esprit du judaïsme.

Alors oui, il y a une différence entre juifs et païens, et cette femme le comprend parfaitement.

Pourtant, rien ne la prédisposait à une telle prise de conscience à une telle compréhension.

Et là, il se passe quelque chose de très surprenant : dès lors qu'elle reconnaît la différence, la différence s'abolit aussitôt, de sorte que cette femme étrangère nous apparaît comme une vraie fille d'Israël. Dès lors elle peut tout recevoir de Jésus.

Cette reconnaissance de la limite permet le respect, condition indispensable de l'harmonie dans les relations humaines comme dans nos rapports avec Dieu.

Qu'en est-il de nous ? Dans notre époque de grand nivellement, de destruction de la personne humaine et de *retour au chaos initial*, pour reprendre l'expression de Nicolas Berdiaeff, l'attitude de cette femme nous rappelle que tout ne se vaut pas³.

Ce récit d'évangile souligne que l'humilité est une condition indispensable pour la vie chrétienne. Grâce à elle, nous serons toujours à même de percevoir la notion d'altérité et nous aurons ainsi une relation saine avec nos sœurs et nos frères.

Amen

³ cf. Nicolas Berdiaeff, *De l'inégalité*, L'âge d'Homme, 1976